

## La critique en déroute Un métier sans bon sens?

Jean-Philippe Gravel

Volume 28, numéro 3, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61294ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J.-P. (2010). La critique en déroute : un métier sans bon sens?  
*Ciné-Bulles*, 28(3), 44–48.

# Un métier sans bon sens?

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Ce texte s'inscrit dans une tradition qui consiste à questionner périodiquement la fonction, le statut et l'exercice même de la critique cinématographique. Les 20 dernières années en ont vu quelques avatars aux retentissements variés: le documentaire de Marcel Jean, **État critique** (1992), interrogeait les conditions de sa pratique, son influence et ses relations malaisées avec la communauté artistique; en 2000, une polémique, lancée par Patrice Leconte, mettait en cause les préjugés négatifs de la critique française à l'endroit de son cinéma. Depuis le temps, colloques, tables rondes, dossiers de revues et autres ouvrages ont alimenté le débat.

La donne a malgré tout changé. Si autrefois on pouvait « sentir » la critique menacée (dans son indépendance, par exemple), la crise actuelle des médias imprimés a donné à cette menace un tour plus concret qu'auparavant. Quand on apprend qu'un quotidien spécialisé comme *Variety* a remercié son critique en chef, Todd McCarthy, après 30 ans de loyaux services, on se demande quelle institution est encore à l'abri de ce genre de coupures et, faute de se questionner sur ce que devient l'intégrité du critique, on s'interroge sur la possibilité même d'exercer cette activité. La profession de critique est-elle encore possible?

## Les grands médias, premiers visés

J'aimerais concentrer cette question autour des grands médias imprimés, tentés qu'ils sont de limoger tout le monde, quitte à abandonner leur rôle de passeur dans la promotion d'une cinéphilie éclairée. Après tout, les revues et les sites ont beau remplir un rôle essentiel, celui-ci ne doit pas être confondu avec la courroie de transmission qu'est l'accès à une critique de qualité dans les médias généralistes.

Dans les revues spécialisées, le lecteur est déjà plus ou moins cinéophile; dans les médias généralistes, il le devient — à condition que la critique n'y soit pas dévaluée.

Mais de quoi a besoin une bonne critique de cinéma, généraliste et sérieuse, pour en être? Michel Ciment, dans la foulée du débat sur la critique qui fit boule de neige en France il y a une dizaine d'années, s'inquiétait de la disparition dans les médias généralistes d'une critique de qualité, faite par des gens qui « connaissent le cinéma », qui « écrivent bien » et qui ont « beaucoup d'espace pour s'exprimer ». Ces trois critères nous serviront de phares pour expliquer en quoi la critique d'aujourd'hui s'en éloigne.

## L'espace

Usage généralisé de la notule, formulations à l'emporte-pièce, jugements « à étoiles » et autres pouces en l'air... la brièveté est souvent de rigueur dans la critique généraliste. Avec les conséquences qu'on sait: manque de nuances, jugements expéditifs et autres idées reçues. Non pas que la brièveté soit un mal en soi, il vaut peut-être mieux viser juste dans la concision que trébucher dans les fleurs du tapis. Mais le règne de la notule cache un problème plus insidieux et plus important. Les compressions d'espace n'imposent pas seulement que les critiques, à la pièce, soient plus courtes; elles se disputent aussi un espace où figure une part croissante de textes plus proches de la réclame qu'autre chose. Récits de visites de plateau, prépapiers, anecdotes de vedettes et « nouvelles » directement issues des bureaux de distributeurs accaparent de plus en plus la tribune avec des contenus pas spécialement conçus pour leur pénétration. De fait, l'espace accordé au discours critique se trouve doublement réduit.



Le Festival de Cannes, qui accrédite quelque 3 500 journalistes chaque année, demeure un des rares endroits où la critique possède encore une influence certaine.

Le résultat, d'une tribune et d'un média à l'autre, est parfois d'une uniformité consternante. Il fut un temps où l'entrevue témoignait d'une rencontre entre deux sensibilités qui tâchaient de dialoguer. Mais la conférence de presse, l'entrevue en groupes ou en *junkets* désamorcent cette possibilité d'échange au profit d'un discours promotionnel convenu, dépourvu à dessein de toute qualité réflexive. Cette approche a pourtant beau jeu même dans les médias alternatifs, dont les sommaires mettent en vedette ces entreprises machinales au ton délibérément neutre et où la critique, quand il y en a une, figure en bas de la page, de la grandeur d'un timbre, endroit pas toujours favorable.

### Une pratique éclatée

Cette tendance à faire entrer les textes dans des formats fixes, à ne pas vouloir mêler l'opinion à l'entrevue, ou l'entrevue à la critique, fait montre du peu de valeur qu'accordent les médias écrits à la pensée de leurs critiques. À une époque où il est désormais possible de produire le contenu d'un journal entier avec une équipe de cadres et des communiqués d'agence de presse, la signature du critique, hors la chasse gardée de la chronique, ne pèse plus lourd. Se contenter d'être un rapporteur de communiqués suffit à combler l'appétit de la créature médiatique.

Voilà un paradoxe de la situation actuelle, puisque à la concentration et à la convergence des diffuseurs

se mêle aussi la multiplication des plateformes. Si l'on assiste à une tendance à la réduction (quantitative et qualitative) des contenus imprimés, leurs conditions de production, elles, se comparent plus que jamais à celles de la production industrielle. Dans ce contexte, un critique qui voudrait imposer sa signature dans les grands médias doit également se préparer à séjourner longtemps dans le purgatoire du pigiste et des travaux de commande...

Dans « À quoi rêvent les critiques? », l'introduction aux *Films de ma vie* (1975), François Truffaut évoquait le confort du critique américain qui, « [...] en raison de l'énorme diffusion des journaux dans son pays, est très bien payé [et] n'a pas l'impression de vivre d'expédients [si bien qu'] il rend compte, avec pas mal de sérénité, de tout ce qu'il voit<sup>1</sup>. » Récemment encore, Marc-André Lussier évoquait ces médias écrits américains « où, traditionnellement, un journaliste appelé à faire de la critique n'était assigné qu'à cette seule tâche »<sup>2</sup>. Mais la situation s'est inversée. À la précarisation du métier s'ajoute maintenant la multiplication des tâches : alimenter l'espace blogue du journal, filtrer les commentaires et *twitter* à qui mieux mieux. L'heure est aux multitâches et à l'extension culturelle : sur l'autoroute de l'information, telle que les grands

1. Paris, Garnier-Flammarion, p. 21.

2. « Un métier à haut risque », *Cyberpresse*, 15 mars 2010, [<http://blogues.cyberpresse.ca/moncinema/lussier/2010/03/15/un-metier-a-haut-risque/>] (consulté le 12 mai 2010).

médias la conçoivent, on ne trouve pas de voie piétonnière.

### La critique, version iPod

Ce souci ne date pas d'hier. L'un des textes les plus drôles (et les plus justes) que j'aie lus à ce sujet

## Pauline Kael, la job de rêve



On ne devient pas le critique le plus influent du monde (ou presque) par son seul mérite. Des auspices favorables, ça aide aussi, et Pauline Kael a eu la chance d'en profiter. Le soutien d'un magazine mythique (le *New Yorker*) la fit jouir d'une denrée rarissime dans la presse écrite : beaucoup d'espa-

ce pour étaler dans des textes-fleuve ses argumentations passionnées. La frilosité qu'elle reprochait à ses supérieurs, rébarbatifs à son style argotique, semble alors un minime irritant devant ce qu'accomplit l'œuvre, capable d'entretenir avec le lecteur d'aujourd'hui un débat animé et vivant avec ses opinions non exemptes de mauvaise foi. Car lire Pauline Kael, c'est aussi assister, souvent, à la démolition des films qu'on aime et à l'encensement de ceux qu'on aime moins. Non-exemple d'opinions péremptoires, sa plume aura toujours, entre autres, mieux défendu DePalma que Kubrick... Un choix de bonne guerre malgré tout, aussi longtemps qu'il se discute : n'est-ce pas là la fonction d'une critique destinée à durer au-delà du portrait, trop anecdotique, des parutions de la semaine? (J.-P. G.)

Titres traduits en français : *Chroniques américaines*, *Chroniques européennes*, *Pourquoi les films sont si mauvais* (à paraître bientôt).

remonte à 1981 : dans une page du *New Yorker*, le nouvelliste américain Donald Barthelme se flanquait d'un pseudo reportage sur « l'ascension fulgurante de la critique nippone sur le marché de la critique américaine ». Produite en série par des machines, la critique japonaise, rapportait-il, était « capable de déconstruire un ouvrage moyen en sept secondes top chrono avec un taux de distorsion d'à peine sept pour cent »<sup>3</sup>. Il faut dire qu'en 1981, le *walkman* et les voitures compactes d'origine japonaise s'emparaient d'une part croissante du marché.

3. BARTHELME, Donald. « Challenge », 1981. Repris dans *The Teachings of Don B.*, New York: Turtle Bay Books, 1992, p. 13-15. (Traduction de l'auteur).

Barthelme, fin ironiste et complice des théories de Marshall « le médium, c'est le message » McLuhan, se contentait de commenter l'appauvrissement de la critique généraliste en la passant au tamis du jargon de la haute-fidélité et des technologies de pointe.

Ses inquiétudes n'étaient pas moins fondées par l'expérience. « Le magazine où je travaillais étant jeune n'est plus que l'ombre de lui-même. Alors qu'on pouvait [autrefois] attribuer à Ambrose Bierce des citations farfelues en étant certain qu'il y aurait assez de lecteurs pour saisir l'ironie et la justifier, cette espèce de terrain d'entente n'a plus l'air d'avoir cours », dira-t-il en conférence<sup>4</sup>. Les écrivains, critiques et journalistes tendent à pointer du doigt l'acculturation croissante du lectorat pour exprimer ce qui demeure un sentiment d'aliénation : c'est ainsi que Gil Courtemanche constatait, non sans déception, la prospérité du *Journal de Montréal*, malgré le lock-out de ses employés. « [M]algré la scandaleuse médiocrité du quotidien, ses lecteurs lui demeurent fidèles, les annonceurs continuent d'annoncer. [Ce qui] indique très tristement qu'une grande partie de la population ne se soucie absolument pas de la qualité de l'information qu'elle consomme, mais qu'elle la consomme un peu comme on se nourrit de *fast-food* ou comme on recherche un divertissement léger<sup>5</sup>. »

Loin de vouloir imputer la faute au lecteur, je dois avouer que ce genre de propos me donne toujours une petite nostalgie pour les jours où, pigiste au journal *ICI*, il m'était possible de proposer deux articles consécutifs sur Luis Buñuel (à l'occasion d'une rétrospective) et d'obtenir le feu vert. Ce n'était pas ce qui attirerait les annonceurs et sortirait le journal de ses problèmes financiers, mais je continue de croire qu'il y avait quelque chose de profitable au bien commun (si, si!) de voir un hebdomadaire culturel gratuit tirer deux semaines de suite à 80 000 exemplaires des articles sur Luis Buñuel.

Que la détérioration des contenus du *Journal de Montréal* ne l'empêche pas de surnager ne veut pas dire que cette solution soit valable partout. En fait, quand un journal finit par fermer — comme le *ICI*

4. « Not Knowing », 1982, in *Not-Knowing*, New York: Turtle Bay Books, 1997, p. 17. (Traduction de l'auteur).

5. « Silence collectif », *Le Devoir*, 8 mai 2010. (Version téléchargeable consultée le 12 mai 2010).

justement, l'an dernier — il y a de fortes chances que sa fermeture ne laisse pas un grand vide. Le vide était déjà là, fruit des cures de rapetissement successives imposées à son contenu. À force de précariser le statut des auteurs et de promulguer un contenu de mauvaise qualité pour assurer une soi-disant « survie », les médias courent peut-être le risque d'accélérer leur fin.

### Lecteur, mon prochain

Et voilà qu'on se prend à rêver d'un média qui, pour affronter la crise en amont, miserait sur des contenus qui affirmeraient un caractère unique et bien étayé, dans une langue accessible. Pas de quoi demander la lune, quoiqu'on sache à quel point cela contreviendrait aux diktats de l'idéologie dominante. Puisque, pour commencer, il faudrait réinvestir l'intelligence du lecteur d'un préjugé favorable. Et ce, sans garantie de résultat...

Après tout, si « le style, c'est l'homme », pour citer Boileau, le style, c'est d'abord et surtout l'homme à qui l'on s'adresse. On n'écrit pas de la même façon selon qu'on croit s'adresser à un imbécile ou à un sujet capable de discernement. Et en ce moment, la personne à qui est destinée la critique culturelle a elle aussi un nom : on l'appelle « consommateur de culture » — un euphémisme qui ne dessert pas plus la culture que la fonction du critique ou l'intelligence du lecteur.

À prendre cette expression au pied de la lettre, on conçoit que le rapport entre un sujet et le bien culturel se réduise à une transaction économique : manière d'acquérir un objet de consommation comme un autre, restaurant rapide ou haute cuisine, peu importe. Ces effets s'en ressentent dans le travail du critique et dans ce qu'il écrit. Comprenons bien : son statut est déjà précaire et il faut, qui plus est, travailler rapidement. Imaginer son travail comme une simple manière d'éclairer le « consommateur » dans le choix du produit qu'il lui faut ne permet-il pas de résoudre certains problèmes, quitte à tout simplifier ?

Cette option ne saurait s'éloigner davantage de celle de la critique « faite par des gens qui connaissent le cinéma, qui écrivent bien et qui ont beaucoup d'espace » évoquée par Michel Ciment. Il y a de quoi craindre aussi qu'à force de s'adresser à un

« consommateur de culture », on en devienne un soi-même, faute d'avoir été préalablement engagé pour ça. Connaître le cinéma ? Bien écrire ? La connaissance historique du cinéma, le rapport de continuité ou de rupture qu'entretiennent les films avec certains courants, par exemple, n'est qu'un bagage encombrant quand il s'agit d'éclairer ce sur

## François Truffaut, l'architecte du goût



De tous les cinéastes de la Nouvelle Vague à avoir débuté comme critique (et artisans de la Politique des auteurs), François Truffaut est sans doute le plus influent et celui dont les textes vieillissent le mieux. Rhéhabilitateur de Hitchcock dans l'estime du milieu (grâce à son livre en forme d'entretien-fleuve, *Hitchcock-Truffaut*), son texte « Contre une certaine tendance du cinéma français » passe pour le manifeste de la Nouvelle Vague et demeure une grande œuvre litté-

raire. On ne compte pas les exploits qu'a réalisés la plume de Truffaut, et dont rêve tout critique sérieux : infléchir, à coup de polémiques, le cours de l'histoire et du goût, jusqu'à changer les règles du jeu d'une industrie. (J.-P. G.)

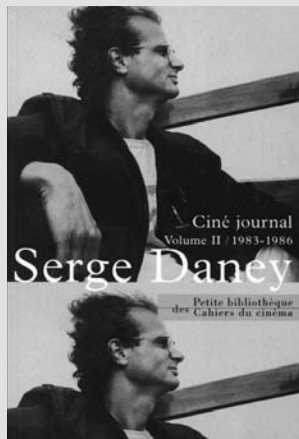
Titres : *Hitchcock-Truffaut*, *Les Films de ma vie*, *Le Plaisir des yeux*, *Correspondance*.

quoi le « consommateur » devrait miser 10\$. Alors, contentons-nous de dire de façon fonctionnelle ce que le film raconte, s'il est bon ou pas, et s'il est ennuyeux, palpitant, dramatique, drôle ou effrayant, combien d'étoiles il vaut sur un maximum de cinq. On balancera un mot ou deux sur l'interprétation (« Catherine Deneuve, excellente comme toujours »), le statut de l'auteur (« un retour en force des frères Coen ! »), l'expérience du film dans la durée (« le récit s'essouffle vers la fin »), et autres critères plus ou moins appropriés (« l'histoire n'est pas vraisemblable » pour un film de Terry Gilliam, par exemple). Et au suivant ! Vite, vite, il y a tellement de films de la semaine à regarder, de festivals de la semaine à fréquenter et de projections de presse...

### La critique qu'ils méritent ?

En agissant de la sorte, le critique fait penser à un gamin perdu dans un magasin de bonbons : affolé, enthousiaste, ne sachant plus où donner de la bou-

## Serge Daney, le marcheur



Serge Daney est le cinéphile nomade par excellence, presque une anomalie pour ce métier souvent sédentaire ou contraint de bondir d'un festival à l'autre, ce qui n'est pas le meilleur contact à entretenir avec la réalité. On le retiendra moins pour sa théorie de l'image (qu'on abandonnera aux émules de Deleuze et Bazin) que pour l'exemple de sa pratique : aller là où les films se trouvent, s'immerger dans les lieux et les cultures d'origine de ceux-ci, selon le principe du « cinéma voyagé », beau titre d'une de ses chroniques.

Aussi la somme de ses itinéraires est marquée d'une attention remarquable aux cinématographies étrangères dont il est fasciné et qu'il place en contexte, contribuant à la connaissance des cinémas soviétique, africain et asiatique, avant que ce dernier ne devienne à la mode. Grande perte que celle de cet homme emporté par le sida en 1992. (J.-P. G.)

Titres : *Ciné journal*, *La Maison cinéma et le Monde*, *La Rampe*.

## Jean-Patrick Manchette, l'imposteur clairvoyant



Auteur de polars, dialoguiste et traducteur, Jean-Patrick Manchette tient une chronique cinéma pendant deux ans à *Charlie Hebdo* et *Hara-Kiri* (1979-1981). Expédiant le sort de plusieurs titres chaque semaine, il est le seul de nos auteurs à cultiver la brièveté. Et pour cause : une sévère agoraphobie l'interdit de voir la plupart des films dont il parle. Lorsqu'il avoue enfin la supercherie, on y voit l'acte conséquent d'un contempteur du journalisme, qu'il considère comme une inepte pratique de bavardage. N'empêche que le verbe tranchant de ce cinéphile (malgré tout) le rend

parfois meilleur à l'esprit que bien des critiques en activité, que leur présence aux projections n'empêche pas d'écrire à l'aveugle. (J.-P. G.)

Titre : *Les Yeux de la momie*.

che et atteint d'un sérieux déficit d'attention. La seule différence entre lui et ce qu'on cherche à faire du lecteur, c'est qu'il obtient gratuitement ce pour quoi le lecteur doit payer.

Cela ne sert ni sa cause, ni son manque de crédibilité. La France a peut-être une tradition dans la polémique et le débat qui va à l'inverse de la complaisance qu'on rencontre souvent ici, cette façon de faire peu de vagues, d'afficher un devoir de réserve parce que si un film ne nous plaît pas, on peut toujours présumer qu'il plaira à quelqu'un d'autre qui « aura ses raisons » ; bref, restons généreux, relativisons, oublions que la littérature critique, celle qui reste, est souvent passée à l'histoire en démolissant avec esprit et verve. Restons ternes, cela vaut mieux.

Qu'elle soit violente ou docile, la critique dessert une mission publicitaire qui la réduit à une pratique périodique de bavardage sur des détails culturels récents. Une manière comme une autre de « vendre du temps de cerveau humain disponible aux messages des annonceurs », comme l'a si bien dit Patrick LeLay au sujet des émissions (et non des pubs) de TF1, la chaîne de télé française dont il fut le président-directeur général.

Qu'on se rassure. Le « feu sacré » de la critique, cette manière de défendre et de promulguer un amour éclairé du cinéma, ne s'est pas éteint. Il se pratique dans les marges des blogues, des sites web, des revues culturelles, parfois avec grand sérieux, et dans des conditions plus précaires encore. Il eût fallu, pour en parler, raconter une histoire différente. J'ai voulu observer ce qui empêchait cette vocation de devenir un métier, pas juste un passe-temps ou un loisir, aussi sérieusement pratiqué soit-il, mais une profession. Ce n'est pas rien dans ce qui se prétend une démocratie. Pourquoi, sinon, conspuer l'élitisme des intellectuels, si la chance de faire apprécier ce qu'ils aiment leur est enlevée et ne compte plus pour rien ? Allez savoir. Je crains que si cela continue, même l'enseignement des humanités (ou de ce qu'il en reste) devienne une activité bénévole. Ce jour approche. ▀